

Depuis le temps que les mondes existent, ils ont été détruits plus de fois qu'on ne saurait dire, et après se sont reconstruits « ça, je ne sais pas pourquoi ».

Quand les Tevodas trouvent les hommes trop méchants, ils ont détruit le monde, par le vent, par le feu, ou par l'eau. Seuls, les plus hauts paradis ne sont pas détruits.

La dernière fois, ce fut le feu qui détruisit notre monde. D'abord, la pluie ne tomba plus, et le soleil dessécha tout.; puis un autre soleil apparut, et encore un autre, jusqu'à sept. Et, tout fut grillé et réduit en poussière, même la terre, même les premiers paradis. Ceux qui y habitaient durent monter 1) 1 us haut, de sorte qu'ils étaient trop nombreux et très serrés. Enfin la pluie se mit à tomber tant que cela fit une mer immense Le vent souffla et la fit mousser, et cette mousse durcit, et bientôt ce fut la terre, et tout reprit sa forme d'avant avant.

Ce furent les Prhom qui repeuplèrent la terre. Voici comment. Tandis que le vent soufflait, eux, légers et lumineux, se promenaient dans les airs. Mais, en voyant mousser la mer(fp191)

ils eurent envie de goûter cette mousse. Ils en mangèrent, et aussitôt ils furent lourds, et leur corps s'éteignit.

Alors, le soleil revint et se mit à tourner autour du mont Meru. Quand la mousse eut durci, les Prhoms mangèrent de la terre, puis des plantes, puis un riz extraordinaire qui poussait tout cuit. Le riz était bon, ils s'en emplirent le ventre, et après, eurent la colique. Et un anus leur poussa pour qu'ils puissent se soulager, et par la même occasion un sexe aussi. Alors il y eut des hommes et des femmes et ils copulèrent.

Mais le riz qui poussait tout cuit se mit à sécher, et ils durent faire du feu pour le griller car ils ne savaient pas encore le cuire dans l'eau, n'ayant pas de marmites. Ils durent se construire des ' maisons et tous les objets dont les hommes ont besoin. Et il y eut des voleurs, et ils se battirent. Enfin ils eurent l'idée de nommer un chef pour arriver à s'entendre.

Ce fut le premier roi. Il vivait à l'écart, comme un sage, à si bien méditer- qu'il avait retrouvé le moyen de se transporter dans les airs. Il apprit à le faire à ses quatre fils et, avant de mourir, les nomma chacun roi d'un des quatre continents en leur recommandant de se rendre régulièrement visite.

Mais au bout de quelques années, ils n'y pensèrent plus et ils oublièrent aussi le moyen de se transporter dans les airs. Chacun des quatre rois eut dix fils, et, avant de mourir, partagea son royaume entre ses dix fils, en leur recommandant de s'écrire régulièrement. Mais au bout de quelques années, ils oublièrent.

Chacun des dix rois, avant de mourir, partagea à son tour son royaume entre ses propres fils. Ceux-ci firent de même, ainsi que leurs descendants, sans plus songer à visites ou messages.

Les quatre continents furent ainsi divisés en une quantité de petits pays qui, vivant chacun sans se soucier du voisin, devinrent étrangers l'un à l'autrement. »(fp192)

Enfin, comme je lui demande si les enfants savent ces histoires : « Il y en a 'qui demandent, alors on dit. Si pas savoir, on ne dit rien. Les histoires, c'est beaucoup, mais les enfants, c'est encore bête. Il y en a peut-être pas beaucoup qui déjà connaît Râhu. »

La vie du paysan khmèr est un perpétuel contraste de simplicité et d'extrêmes complications. La langue marque déjà ce contraste. La syntaxe est des plus simple :

« Pousser tout seul - pourquoi planter ?

« Tigre dévorer - pourquoi aller forêt ? » mais il est autant de mots pour « porter » qu'il est de manières de tenir la charge

\* sur la tête sur la nuque.

\* sur l'épaule sur un fléau.

\* sur l'épaule sur le dos dans les bras.

\* sur les avant-bras, sous un bras à la main contre la hanche

« Manger fini alors venir », dit le paysan peu prolix, mais il a huit façons d'exprimer l'acte de manger : le mot diffère selon qu'il s'agit de lui-même, d'un marmot, d'un inférieur, d'un plus jeune, d'un plus âgé, d'un supérieur, d'un bonze, ou enfin du roi. Les nuances de la courtoisie ne sont pas, comme en d'autres pays, le seul art des lettrés ; celui qui parle « le langage du peuple » ne va pas sans connaître quelques mots du « langage distingué », quelques termes du « langage royal » et tous ceux que l'on doit employer sitôt que l'on s'adresse à un bonze.

Si la tradition orale est, évidemment, la plus répandue, les paysans absolument illettrés sont toutefois une minorité, la plupart ayant appris à lire au monastère, et à tracer plus ou moins gauchement ces signes « que le Bouddha inventa »(fp193).

Le campagnard a pour l'écriture un très grand respect, tant à cause de son origine sacrée que parce qu'elle a vertu magique : c'est par elle qu'on commande aux génies. Les caractères sont, de plus, très décoratifs, et le paysan, tout fruste qu'il est, se complaît, comme autrefois les Grecs, comme les Chinois, à l'ordonnance de signes bien tracés. J'ai vu dans une pauvre paillote, épinglé précieusement près d'une image du Bouddha, un petit papier jaune qui n'était que la version cambodgienne d'une réclame de savon. J'ai retrouvé dans notre cuisine, piqué au mur, au-dessus des casseroles, certain modèle d'écriture que j'avais négligé de brûler...

Il va de soi que les olles et les livres sont l'objet d'une grande vénération, la plupart contenant, d'ailleurs, la doctrine du Sage. A la bibliothèque royale, lors de l'inventaire, un vieux paysan revint plusieurs jours de suite aider à déplacer les volumes: il tenait à s'acquérir des mérites en portant la parole du Bouddha.

Vénérer le Bouddha en toute occasion, vénérer ses parents, faire l'aumône aux bonzes, sont actes méritoires indispensables si l'on veut obtenir, après la mort, une bonne réincarnation. Tandis qu'à l'école de la pagode, les garçons apprennent les versets du Code de Civilité et ceux de la Morale des Hommes, à la maison, les petites campagnardes reçoivent de la mère un enseignement oral tiré de la Morale des Filles, Code attribué au roi Ang Duong. « Nourris dès leur plus tendre jeunesse de ces formules dans- lesquelles les préceptes du Bouddhisme voisinent avec les prescriptions du formalisme cambodgien, ils y trouvent des règles de conduite s'appliquant aux diverses circonstances de la vie (1). »

La volonté des parents est sacrée. L'autorité de la mère et du père, absolue de tradition, n'a donc nullement à se forcer, surtout lorsque les enfants sont jeunes. Il est de fait que je

n'ai jamais vu un gosse recevoir la moindre taloche. Lâchés en liberté, sauf la nuit, ils ont une indépendance presque totale, courant par la campagne, tout nus, ou perdant à chaque instant un trop vaste pantalon. Certaine dame qui(fp194)

«a beau être toujours sur le dos de ses enfants en pure perte » me dit trouver injuste qu'après une telle absence d'éducation, les parents cambodgiens jouissent d'autant d'autorité sur leurs enfants. Cette dame oublie la religieuse déférence que tout Cambodgien, quel que soit son âge, marque toujours à un aîné : les gosses suivent le mouvement, c'est normal, comme il est normal qu'en Europe il en aille un peu autrement.

La famille cambodgienne est fort étendue ; les liens de parenté étaient mentionnés dans l'ancienne loi jusqu'au septième degré ; l'usage des mots « frères » et « soeur » est, bien entendu, commun ; pour désigner les cousins on précise « frère de même grand-mère », « de même bisaïeule... » la langue conservant " une très forte empreinte d'une constitution matriarcale primitive (1) ».

La politesse exige qu'on ne prononce un nom propre sans le faire précéder d'un terme approprié à l'âge, au rang, au sexe, de la personne à qui l'on s'adresse ou dont on parle. Ainsi fait-on précéder le nom des enfants mâles de ce A familier, terme de mépris aussitôt qu'appliqué à un adulte, mais qui redevient bienveillant quand un maître l'applique paternellement à ses serviteurs...

L'enfant devant ses parents, l'inférieur devant son supérieur, doit s'incliner, s'asseoir les jambes repliées à gauche, les mains jointes, les portant à son front pour répondre sitôt qu'il est interrogé. Le salut cambodgien - une inclination (lu corps, un balancement des mains jointes à hauteur des lèvres - est d'une élégance qui contraste avec l'excédents Poignée de main, de mode à la colonie. Les commerçants chinois, les Annamites et nombre d'Européens, voient en la politesse cambodgienne un aveu d'infériorité, une excessive humilité Pour ma part, la marche sur les genoux, pratiquée tant par les danseuses devant le Prince, que par les fidèles dans la pagode, me paraît une tradition fort respectable. Il semble, par contre, plus surprenant de voir, en Quelque province, un petit fonctionnaire, attifé à l'européenne niais resté de mentalité féodale, exiger qu'un villageois se(fp95) découvre en passant devant sa maison, et s'agenouille pour lui parler. Il est vrai que le même fonctionnaire montre moins de morgue vis-à-vis du boutiquier chinois, qu'il lui serre même volontiers la main, d'autant plus volontiers qu'elle n'est pas toujours vide.

Le code de politesse comprend encore diverses interdictions d'origine magique ou sacrée. Le geste européen qui consiste à tapoter affectueusement la tête d'un enfant - ce qui, d'ailleurs, ne fait au gosse qu'un plaisir très relatif - est plus qu'impoli, puisque néfaste. Autrefois, seule la mort de celui qui avait touché la tête de l'enfant pouvait conjurer le sort ainsi jeté. « En principe, il faut toujours respecter la tête du Cambodgien. Celle du bonze est sacrée (1). » Enjamber dans une foule, un Cambodgien accroupi ou étendu est également un acte répréhensible « envisagé avec gravité ». Le repas est un rite que l'on doit se garder d'interrompre : « le tonnerre lui-même respecte celui qui mange (2) ».

Il est enfin des mots tabou. Dans telle région, dans telle famille, on nomme le lièvre « buffle sauvage », et même aux environs de Phnom-Penh, il est encore des mots que l'on ne prononce pas la nuit. Ainsi, pour réclamer au voisin de la chaux à bétel, doit-on demander des « fleurs blanches », faute de quoi le malheur peut tomber sur les deux maisons.

Malgré que l'Européen (qui ne marche pas pieds nus) bénéficie d'une certaine immunité contre les Esprits malfaisants, on a vu des colons s'aliéner tout un village pour avoir voulu méconnaître ce qu'ils estimaient préjugés extravagants... Comme partout, mais très particulièrement au Cambodge, le folklore est des plus complexes. Aux génies des ancêtres aborigènes vinrent se mêler dieux et héros mythiques des colonisateurs hindous, givaïstes et bouddhistes, et le peuple n'eut pas le cœur de s'en séparer, tandis qu'adoptant le Petit Véhicule, il se devait de vénérer le seul ascète Gautama. On peut croire également que, dans les nombreux malheurs qui ne cessèrent d'accabler le Cambodge vaincu, le merveilleux(p196)

et le surnaturel furent d'un grand secours au paysan misérable. « On imaginerait difficilement condition plus navrante que celle de ces pauvres populations au cours des siècles derniers, éternellement spoliées, terrorisées, vaincues, fuyant en saison sèche devant les incursions siamoises, à la merci, en saison des pluies, d'une surprise nocturne des flottilles annamites, les premiers cherchant des esclaves et déportant en masse les habitants pour coloniser leurs terres de la Ménam, les seconds refoulant ou exterminant sur place le peuple conquis pour lui ravir son sol (1)... »

La misère et la peur excitèrent l'imagination, on broda sur les vieilles légendes, on vit paraître des héros nouveaux ; les sorciers dévoilèrent l'origine des maux, reconnurent les signes néfastes, les esprits malfaisants responsables, et les recettes pour les chasser et les tabous pour les ménager se multiplièrent...

J'ai paresseusement déploré plus d'une fois, en rédigeant ce livre, que les ruines khmères aient accaparé les savants au détriment du folklore. A part quelques contes assez mal transposés, quelques pages du vieux livre de Moura, il semble prudent de ne retenir qu'une courte notice d'Aymonier, les proverbes recueillis par le Dr Pannetier... Ce n'est pas énorme. L'oeuvre touffue d'A. Leclère donne, sans doute, de précieuses indications, - utilisées avantageusement, car tacitement, par divers compilateurs - mais l'exactitude et l'erreur s'y mêlent si étroitement qu'il est préférable de ne rien accepter sans contrôle. Je m'en tiendrai donc, faute de mieux, aux seules notes que j'ai pu prendre. Nos fiches sont toutefois trop incomplètes pour que je puisse me payer le jeu des judicieuses suppositions, des rapprochements inattendus. Il n'est pas encore, cela va sans dire chez les Cambodgiens, l'équivalent de nos curés de campagne férus de folklore, il n'est pas, au pays même, de missionnaire s'y étant spécialisé comme en Annam. Nous avons eu beau, au cours de mes tournées photographiques, multiplier les observations, étonner les paysans par nos questions inattendues, recouper(fp197)

les renseignements, souvent contradictoires mais fournis avec autorité par divers Achar, il manque bien des morceaux à notre mosaïque. Je m'excuse d'en savoir parfois juste assez pour ne pas partager l'assurance de certains.

Perchés sur leurs pilotis, tels leurs ancêtres forestiers, les Cambodgiens vivent groupés par petits villages, éparpillés plus ou moins loin, alentour d'un bosquet de grands arbres où se dresse la pagode.

Sa maison, sa charrette à boeufs sa pirogue, sont les préoccupations essentielles du paysan. Tour à tour, en effet, selon la saison, les mêmes voies de communications, sèches, feront cahoter les roues de bois de sa charrette, inondées, porteront sa barque effilée.

D'un seul tronc, il fait sa pirogue, qu'il creuse par le feu et la hache ; sa charrette est un ajustage si précis de pièces de bois taillées et polies qu'il n'utilise pas un seul clou pour la

monter. Il tire, d'ailleurs, quelque vanité à raffiner l'élégance d'une charrette. Exactes reproductions de celles des bas-reliefs d'Angkor, certaines sont vraiment un merveilleux travail, tant par la légèreté de la forme que par la délicatesse des détails : vannerie fine du toit arrondi, joug sculpté en queue de nàga, souvent enjolivé de plaques de cuivre ciselées, timon relevé en défense d'éléphant, orne d'une longue touffe de poils... dont le style sauvage (n'en déplaise au Cambodgien-qui-sait) n'a rien de très hindou.

Pirogues et charrettes, de tradition, doivent être en bois de koki, ce roi des arbres qui, dit la légende, ne peut être planté que par un prince ou par un bonze. Autrefois, le paysan n'aurait jamais attelé ses baroufs sans brûler un bâton d'encens au timon ; lorsqu'il voyage, il en allume au moins un au toit de sa charrette ou à l'avant de sa pirogue, à la tombée du jour, pour éloigner les esprits mauvais. La doctrine du Bouddha, l'influence européenne ont simplifié les gestes (ainsi l'acte de trancher n'importe quoi avec une lame ne nécessite plus d'être conjuré) mais, même aux portes de Phnom-Penh, les rites magiques sont plus respectés que (fp198)

beaucoup ne pensent. Certes, en toutes occasions, les prières des bonzes sont précieuses, mais il n'en faut pas moins recourir au devin, à l'Achar, l'homme qui connaît les rites et les formules, et parfois, pour plus de sûreté, au sorcier. t'Achar préside à toutes les cérémonies : coryphée du chœur des fidèles à la pagode, grand connaisseur du faste et du néfaste, sa science des signes du zodiaque et des dessins magiques le rend un personnage indispensable. S'il n'est plus obligatoire de le déranger pour la mise à l'eau d'une pirogue neuve, on ne saurait par contre, sans malheur, se passer de le consulter lors de la construction d'une maison.

Bâtir sa maison reste un acte grave : c'est s'abriter contre les éléments, les bêtes et les hommes, mais, avant tout, contre les dangers invisibles. Percher sur pilotis préserve sans doute des bêtes et de l'eau, mais surtout, cela évite un contact direct avec le sol et les Esprits qui vont dessus le sol et dessous. Aussi bien, pour se garder complètement de ceux-ci, sera-t-il prudent de couper la moindre branche d'arbre qui toucherait le toit, et toute racine qui menacerait de s'étendre sous -la maison. Chez notre couturière, c'est grâce à une racine qu'un esprit est entré, provoquant une maladie et plusieurs disputes ; une sorcière a dû l'expulser.

De l'apport du bois sur le terrain jusqu'à l'emménagement dans la maison neuve, il y a lieu de se défendre contre Génies et Revenants, et telle est la force de la tradition chez le peuple cambodgien, qu'il répète inconsciemment, même encore en plein faubourg de Phnom-Penh, les rites à peine déformés de ses ancêtres les plus lointains, ces mêmes rites que l'on retrouve chez les peuplades de Bornéo et des îles avoisinantes où les cases sont aussi sur pilotis.

Sitôt que le bois, coupé dans la forêt ou acheté chez le Chinois, est assemblé en tas sur un côté du terrain, le propriétaire s'en va trouver un devin, ou Achar. Celui-ci, s'étant enquis du signe sous lequel est né l'homme qui va bâtir, consulte un carré d'étoffe blanche où sont tracées grossièrement les figures du zodiaque et un bananier dont chaque feuille porte un chiffre ; il fait un long calcul, fixe, parmi les (fp199)trois jours de la semaine propices à la, construction, celui où il'sera bon de commencer les Travaux, et annonce qu'il viendra la veille de ce jour-là.

La ville du jour faste, au lever du soleil, il se rend sur le terrain, et, tout d'abord, dépose au centre sur un plateau, un carré d'étoffe rouge couvert par lui de dessins magiques. On accrochera ce drapeau rouge sous le toit, sitôt la maison terminée.

Muni d'une longue ficelle, le devin commence alors à tracer sur le sol le rectangle de la maison, autant de fois qu'il peut tenir autour du centre laissé vide. Ayant enfin choisi l'emplacement favorable, il remet au soir le reste de la cérémonie.

Au coucher du soleil a lieu l'offrande aux Esprits, ou ce qu'en d'autres pays l'on nomme l'achat du terrain aux Esprits, la compensation de l'offense faite au dieu du sol. Une natte est étendue près des billes de bois ; le devin y dépose un régime de bananes, un bol contenant du riz, un bol contenant de la viande, un bol rempli d'alcool; puis il invite à ce festin, suivant ses convictions, le ou les génies de la terre. Prenant ensuite un panier plein de riz, il appelle Goules et Revenants, jetant les grains à poignées par tout le terrain, sauf, bien entendu, dans le rectangle réservé. Des baguettes d'encens marquant la place des pilotis délimitent, d'ailleurs, ce rectangle et en interdisent l'accès aux Esprits mauvais (1.L'accès d'une maison en construction est également interdit aux femmes).

Plaçant alors, en porte à faux sur le tas de bois, la poutre maîtresse, le devin lie à son sommet une section de canne à sucre noire et une ombrelle qui reste fermée. Le lien - est formé d'un sampot et d'une écharpe noués à une bague et à quelques fils de coton. La poutre une fois habillée, il faut attendre le lendemain. Le devin passe la nuit sous un petit abri dressé près des pièces de bois.

Au jour faste, avant que le soleil ne paraisse, il se met à creuser la fosse de la poutre, rejetant la terre dans un sens déterminé. Au lever du soleil, il noue un bracelet de coton écru au poignet du propriétaire ; il noue également un fil de (fp200)coton autour de la poutre, il ouvre l'ombrelle et donne l'ordre de dresser ' ce mât. C'est un instant des plus graves car si la poutre chavire c'est le malheur sur la maison. Sitôt qu'elle, tient ' solidement dans le sol, le devin donne le signal des travaux, creusant lui-même la fosse d'un de§ piliers de la façade, ce après quoi il déshabille la poutre. La canne à sucre est plantée au fond du terrain, et, devant elle, trois bâtons d'encens et une bougie de cire Si la canne reprend vie au bout de sept jours, c'est grand bonheur pour la maison.

Le rôle de l'homme qui connaît les rites' est ici terminé. Il s'en va, emportant les offrandes que le matin même le propriétaire avait déposées : cinq baguettes d'encens, cinq feuilles de bétel, cinq bougies et une piastre.

Les chiffres impairs sont naturellement fastes. La hauteur des pilotis doit être de cinq ou de sept mètres, le mètre ayant remplacé l'ancienne coudée. Les nombres pairs sont réservés à la mort, comme la direction à gauche et l'orientation vers l'ouest. Le nombre deux toutefois, symbole du couple, se retrouvera au mariage dans les cadeaux. Si la règle du pair et de l'impair ne joue pas pour les mois, qui sont alternativement de vingt-neuf et de trente jours, c'est que vingt-neuf laisse le mois boîteux trente rend le mois plein et propice, entre autres, au mariage et à l'entrée dans la maison neuve.

L'entrée dans la maison neuve exige également une heure faste ; il appartient au devin de l'indiquer approximativement et de prévenir au moment opportun. Quand le devin indique « vers 5 heures », cela peut être aussi bien 3 h. 1 /2 que 6 h. 3 /4, et l'attente de l'heure faste fut cha que fois, pour nous, un excellent entraînement à la patience. Hors la ville, j'ai renoncé à porter une montre: « Tout à l'heure, tout de suite », dit le Cambodgien, et l'on peut attendre 60 ou 90 minutes, aussi bien que, s'il affirme « au moins une heure », il suffit de s'éloigner 20 minutes pour apprendre au retour que tout est terminé.

La cérémonie commence par une invocation au Bouddha et aux Tevodas gardiens du monde, tandis que, fichées sur un morceau de tronc de bananier qui représente le mont(fp201)

Meru, des baguettes offrent aux quatre directions de l'espace, chacune, trois feuilles de bétel... L'invocation terminée, le propriétaire, sa famille, ses amis, portant coffre à vêtements, nattes, ustensiles de cuisine, et, en tête de la procession, le service à chiquer le bétel, font trois fois le tour des pilotis de la maison. Puis ils s'arrêtent près de l'échelle où un homme les attend.

« Nous venons de Ceylan », disent-ils, « nous avons fait naufrage. Cette maison est-elle libre? « Pouvez-vous nous y abriter? » « Vous pouvez », dit l'homme (1. Certains disent plus simplement: « Pour qui cette maison neuve? » « Pour un tel », répond l'homme, et le nom du propriétaire ayant été ainsi proclamé, celui-ci peut, sans crainte, entrer dans la maison.).

Alors ils montent les degrés de l'échelle, pénètrent dans la pièce centrale et, s'étant assis, comme toujours, les jambes repliées à gauche, récitent en chœur une prière devant un petit autel où se dresse la statue du Bouddha.

La maison du paysan comprend : s'il est pauvre, une seule pièce ; s'il est riche, une pièce principale, une ou deux petites chambres séparées par des cloisons de palmes sèches, et, en annexe, derrière, un hangar-cuisine qu'une passerelle joint à la maison.

Le mobilier consiste en quelques nattes, quelques coussins pour la tête, et un ou deux coffres à vêtements. Hors les étoffes de soie, de modestes bijoux, une statuette du Bouddha, des images représentant divers épisodes de ses vies, le luxe est marqué par un plateau de fête (sorte de compotier, en bois incrusté de nacre, en cuivre ou en argent, qui sert à présenter les offrandes), par un bol, également en cuivre ou argent, et, enfin, par un service à chiquer : plateau pour les feuilles de bétel et les noix d'arec, sécateur à couper l'arec, petites boîtes de formes variées contenant de l'arec haché, de la chaux rosie...

Les ustensiles de cuisine se réduisent à un fourneau portatif en terre cuite, quelques marmites, une grosse jarre eau, une cruche, quelques bols, la grande cuillère à riz...

Le riz se mange avec les doigts de la main droite, car c'est (fp202) avec la gauche qu'on se lave à l'étang après avoir été aux lieux, ainsi que l'observe Tcheou Ta-kouan dans sa très Précise Relation.

Sous la maison, entre les pilotis, est installé le métier à tisser ; c'est là que l'on range également charrette et pirogue. Les pilotis, la poutre maîtresse et, surtout, l'échelle sont les points importants de la maison : ce sont eux qui mettent en communication avec le sol, c'est par eux que le danger visible ou invisible peut pénétrer. Tracer des signes sur les pilotis et l'échelle, les frotter de farine ou d'huile, tels sont les rites pour purifier la maison. Si, lors de la célébration du mariage, un barreau de l'échelle cède à la montée du marié, celui-ci, la nuit venue, se gardera de toucher sa femme, sinon la mort d'un des conjoints s'ensuivrait.

Dans les villages éloignés où l'échelle est encore mobile, il faut, lorsqu'on la relève à la nuit, laisser dépasser dans le vide le dernier échelon : sur ce perchoir, le génie protecteur de la maison montera la garde contre vampires et revenants.

Après cela, nombre d'écrivains vont s'étonner que le Cambodgien ait « conception plutôt farouche du respect de son intérieur ». Le Dr Pannetier, qui est peut-être l'Européen ayant le mieux connu et compris le paysan khmer, avoue toutefois s'être « souvent demandé si cette conception, profonde, traditionnelle n'était pas d'essence religieuse et n'avait pas ses

racines dans une croyance primitive », ajoutant aussitôt, d'ailleurs : «L'interdiction sacrée (tam, tronâm) est en effet une institution encore très vigoureuse dans la campagne et sa violation - comme le tabou des polynésiens auquel elle ressemble étrangement - entraîne toujours des châtements surnaturels » (1).

L'événement le plus dangereux pour la maison est un accouchement. La femme qui meurt en couches devient Revenant d'autant plus mauvais que sa méchanceté s'augmente de celle du fœtus furieux de n'avoir pu naître.(fp203)

Aussi bien, si la femme ne meurt pas, si l'enfant vient au monde, s'agit-il de le préserver des fantômes errants et de tout génie malfaisant. Dès que l'enfant sera né, seuls la sage-femme et les habitants de la maison auront droit de franchir le seuil. Pour plus de sûreté, l'Achar marquera l'interdit, pour trois jours, sur la maison (1.Dans l'ancien temps un pavillon spécial était construit pour l'accouchement; on le brûlait ensuite.).

Sitôt que la délivrance est proche, la mère ou quelque parente emplit de paddy un petit panier, y dépose également un régime de bananes, cinq bougies de cire, cinq baguettes d'encens, cinq brins de coton écreu et douze sous. Si c'est le premier enfant, on ajoute un couteau et une paire de ciseaux. Aux relevailles, ce panier sera porté en présent à l'accoucheuse ; jusque-là, il n'y faut toucher ; on le place au pied du lit, sorte de claie surélevée sous laquelle un feu de bois est préparé.

Sitôt que commencent les grandes douleurs, la patiente s'étend sur la claie recouverte d'une natte. La sage-femme, ayant aidé à la délivrance par des massages, coupe et lie le cordon, secoue le bébé par les pieds, le lave, « enlève ce qu'il a dans la bouche », demande enfin à quelque vieille parente : « Pour qui le bébé ? » - « Pour moi », répond la vieille, et elle le prend, tandis que l'accoucheuse allume le feu sous la claie, puis appelle l'Achar. C'est l'instant, pour les parents et voisines, de vider la place. Déjà l'Achar a commencé de faire à la chaux une croix à chacun des angles de la maison et marque l'interdit en plaçant une feuille d'ananas de chaque côté de la porte.

Dans les cases pauvres, l'accouchée est étendue sur une natte posée à même le plancher de bambou : le feu est allumé juste dessous, entre les pilotis. Ce feu du dehors est dangereux - des goules en pourraient profiter pour s'introduire sous forme de chaleur ou fumée et venir sucer le sang de l'accouchée. L'Achar ordonne donc au père d'entourer le feu de branches épineuses ou de ronces qui arrêteront goules et revenants.

Pendant trois jours, l'accouchée ne doit avoir aucune relation(fp204)avec l'extérieur, pas même un simple échange de paroles. Kim, la paysanne qui garde mon fils, avait oublié la recommandation du devin. Vers trois heures, le deuxième jour, ayant très chaud sur son lit « comme si des bêtes tout le long du dos la piquaient », elle s'en plaignit à une voisine qui passait sous sa fenêtre. Le soir même, tandis que, ne pouvant dormir, elle se retournait sur sa rôtissoire, elle vit tout à coup :

Quelqu'un très noir, très grand - affreux, Venir tout près. Lui dire « donne bébé moi. » Moi crier « Non et non... » Alors lui faire beaucoup gros et beaucoup méchant et vouloir battre moi. Mais moi foute coup de pied lui et crier grand cri pour réveiller mari. Mais, avant moi dire rien mari déjà crier : « Attention. Attention. Quelqu'un noir entré dans la maison. » et venir vite avec un bâton mais « kmoch » déjà parti.

Les trois soirs, on a allumé près du lit une bougie et une baguette d'encens. Le matin du quatrième jour, l'interdit étant levé, quelques parentes et voisines viennent préparer les accessoires pour la cérémonie des relevailles. L'une d'elles place sur le plateau de fête le

plus riche sampot de l'accouchée, une bague, un paquet de bâtonnets d'encens et cinq brins de fil de coton écru. Puis chacun s'assied à terre, attendant que la sage-femme officie. Tout d'abord, elle étale près du feu une grande feuille de bananier, y dépose un peu de riz, un peu de viande, un peu de poisson, un morceau de banane, quelques sucreries et allume trois baguettes d'encens. Alors elle dit : « Les trois jours sont écoulés, je viens vous annoncer que c'est terminé », et, tout en prononçant une longue invocation, elle retire du feu un à un, les brandons, les éteignant en les plongeant dans l'eau d'une grande marmite.

Si l'état de l'accouchée nécessite rôtiage prolongé, l'accoucheuse prononce la même invocation, mais sans éteindre le feu. « Plus rester dessus », dit Kim, « plus c'est bon; ça fait partir le mauvais sang. Il y en a des femmes qui rester sept jours, mais les Chames, elles, coucher près le feu, pas dessus comme ça, après, toujours le ventre fatigué ».

Mais, qu'elle reste étendue ou se lève, la mère doit obtenir le pardon de celle qui l'a délivrée, sinon elle irait en enfer. En général, étant levée, elle s'assied à terre en face de l'accoucheuse, s'incline, tenant entre ses mains jointes trois minces bambous enroulés dans une feuille de bétel, et dit : « Ne me veux pas de mal, ni à moi ni à l'enfant, parce que je t'ai donné fatigue et tracas, parce que je t'ai fait toucher le sang... » Et l'accoucheuse ayant répondu : « Je n e te veux nul mal », la mère lui noue au poignet droit un brin de coton écru en lui souhaitant bonne santé. Puis elle tend à son tour ses poignets, pour qu'on les lie du brin de fil qui purifie. La sage-femme lie le poignet droit, le père de l'enfant lie le gauche ; les deux derniers liens sont noués aux poignets du bébé. En les nouant l'accoucheuse lui dit : « Reste longtemps près de ta mère. Que rien ne vienne t'effrayer, ni te donner maladie, ni la mort. »

La cérémonie est achevée. L'accoucheuse retire de sous le lit la petite terrine où repose, dans du sel, ce qui fut coupé lors de l'accouchement : le père ira l'enterrer à une croisée de chemins.

Tels sont les rites les plus communément observés. Certains, sitôt l'accoucheuse partie, invitent les bonzes à venir sanctifier l'événement ; comme toujours, cela consiste pour les bonzes à réciter quelques prières, à recevoir quelque offrande et à manger le repas préparé.

Parfois, on prie un bonze qui s'y connaît dans les astres, de choisir le nom de l'enfant, mais, le plus souvent, le père propose quelques noms à la mère, qui choisit. Le choix ne sera, d'ailleurs, officiel que le septième jour, lors de l'enregistrement de la naissance. D'ici là, si quelque curieux demande le nom de l'enfant, les parents répondent évasivement : « Peut-être bien qu'il s'appellera ainsi... ». Il y a des enfants qu'on appelle d'un nom qui ne veut rien dire, mais que parfois « on a rêvé ». Il y en a qu'on nomme : « bracelet » ou « lotus » ; mais les parents prudents préfèrent un nom très

commun qui n'excite pas la curiosité des mauvais génies, par exemple : « marmite » ou même « chien, cochon », qui les dégoûte, alors, définitivement.

Ce qui importe bien plus que le nom, est le signe sous lequel l'enfant est né. Il en sera tenu compte en nombre d'occasions, sitôt surtout qu'il sera question de mariage, et seul, alors, le devin saura déclarer si les signes des futurs conjoints peuvent être croisés sans malheur, et fixer la date propice à ce croisement.

Le cérémonial des Noces ne va pas sans présenter de multiples variantes. Encore une fois, et ceci pour toutes les cérémonies, je préfère, délaissant les usages particuliers à telle ou telle région, me contenter d'indiquer au lecteur les pratiques les plus courantes qui, par le seul fait qu'elles subsistent un peu partout, donnent une idée plus vivante du Cambodge (lue ne sauraient le faire de confus commentaires sur une théorique tradition. Aussi bien, n'ai-je pas jugé indispensable de m'étendre sur les cérémonies de la Coupe du Toupet et de la Retraite dans l'Ombre, de plus en plus délaissées par le peuple.

On rencontre encore, par les campagnes, des enfants dont le crâne est tout rasé, sauf, juste au centre, une mèche. On la floue, chez les filles, en un minuscule chignon ; chez les garçons, elle voltige tandis qu'ils courent, et leur balaye la Figure à tout instant. Garçons et filles seront solennellement débarrassés de ce toupet vers l'âge de douze ans. Les rites campagnards de la Coupe du Toupet sont la réplique populaire de cette Tonte de la Houpe des princes et des riches relatée au chapitre IV.

L'usage de la Retraite dans l'Ombre semble ne subsister chez les paysans que dans les villages très éloignés des routes. On dit, par contre, que de riches familles continuent même à la ville, à faire subir à leurs filles cette claustration. J e n'ai pu le contrôler. Il serait aussi incorrect de se montrer curieux de la vie privée d'un riche Cambodgien, que sacrilège (le vouloir étudier les rites célébrés en l'enceinte du palais.(fp207)

Aussi bien, du reste, la tradition aristocratique, principalement brahmanique, m'int éresse-t-elle médiocrement étant le plus souvent fort différente de celle du peuple.

De la Retraite dans l'Ombre, je ne saurais parler que par ouï-dire. Sans doute, ceux qui font profession de connaître les rites ne manquent pas de réciter ce qu'exige la tradition, chacun y apportant, d'ailleurs, avec une égale assurance, quelques variantes

Sitôt que le soleil l'a touchée une fille doit entrer dans l'ombre. Six mois au moins elle restera enfermée à l'abri du soleil et du regard des hommes. Elle ne mangera ni viande, ni poisson, ni oeufs Sur la porte de sa chambre on marquera l'interdit...

Une paysanne « qui n'a pas fait ça, mais qui sait comment on fait » me dit plus simplement :

« La première fois qu'une fille a ses règles, il faut tout de suite qu'elle le dise à sa mère. Sa mère, alors, l'emmène à l'escalier ou à l'échelle de la maison, lui dit de s'asseoir, de serrer de ses mains ses genoux levés, et, comme ça, de descendre trois marches sur le derrière. Après, elle la conduit dans la chambre du fond et ferme la lucarne et la porte. Il y en a qui restent dedans six mois. La fille n'est pas tout à fait dans le noir, elle y voit assez pour coudre. Elle ne doit pas parler trop, jamais se mettre en colère, et pas du tout faire de bruit.

Il ne faut pas qu'un homme puisse la voir -et que le soleil entre dans sa chambre.

Quand elle sort, elle est pâle avec une peau vraiment magnifique... »

Dans l'ancien temps, sitôt la fille enfermée, on plantait un rejet de bananier, et le premier fruit qu'il donnait marquait la fin de la Retraite.

La Sortie de l'Ombre doit être, bien entendu, célébrée. Sur une natte, le devin doit mesurer du riz, puis l'étaler de façon déterminée, puis le rassembler en tas et y enfouir quelques objets, dont une navette. La jeune fille s'assiéra sur ce tas et, le soir, y posera la tête pour dormir. Le lendemain, elle en devra retirer au hasard un des objets enfouis ;

objet(fp208)d'argent présage riche mari ; cuillère : beaucoup de travail bouteille : mari ivrogne... La jeune fille accomplit également quelques rites du mariage, le mari étant figuré par un sabre. Pour elle, on pile la laque dans le mortier en dansant et en chantant, et elle s'en noircit les dents. Une farce mimée et dansée termine la fête, en fin de laquelle la jeune fille sort saluer le soleil levant, ainsi que fera plus tard son mari le matin du jour des noces.

Quand une mère décide de marier son fils, il arrive que celui-ci soit amoureux de la jeune fille, mais le plus souvent il ne la connaît pas. Il se peut qu'il trouve la fille charmante ou juge qu'à la longue il s'y fera, mais en tous cas, respectueux de la volonté maternelle, il n'a qu'à s'exécuter. Si, au bout d'un an, décidément, il n'a pu s'y faire, il a droit de choisir une femme de deuxième rang, gardant la première - ce qui est assez mal vu - ou divorçant si celle-ci le préfère. Ce n'est en Cnide compte qu'une mauvaise année à passer, si la chance veut que les fiançailles n'aient pas traîné en longueur.

Le protocole des accordailles exige un lent, prudent, compliqué, va et vient de marieurs.

Les messagers de la mère du garçon sont, le plus souvent, parents ou voisins, un homme marié et une femme mariée. Ils vont tâter le terrain chez la mère de la jeune fille en lui portant quelques fruits. La première fois, ils se contentent de demander si la jeune fille n'est promise à personne, puis ils parlent de la récolte ou de la pêche et s'en retournent sans plus. C'est une simple visite de politesse, ils reviendront. Entre temps, la mère de la jeune fille fait prendre des renseignements. S'ils sont mauvais, lorsque les marieurs reviennent porteurs de présents plus importants, la mère déclare sa fille trop jeune, décidément ; s'ils sont bons, on aborde un peu mieux la question.

La troisième fois, les marieurs, accompagnés de toute la famille du garçon, apportent solennellement sur des plateaux le bétel et l'arec qui fixera la parole. Un vénérable personnage faisant fonction de Meba ou « mère-père » de la jeune fille, les reçoit. Les parents sont assis derrière lui, silencieux.(fp209)

Une dernière discussion sur le prix s'engage entre le Meba et l'un des deux marieurs assis en face de lui. De temps en temps, les intermédiaires se retournent vers les parents pour

fixer à voix basse le dernier prix. Sitôt les marieurs d'accorde sur la somme réclamée par le Meba, sur le nombre de piculs de paddy, de volailles, de plats, qui seront, en outre, apportés par la famille du garçon le jour du mariage, on chique lé. bétel : les fiançailles sont conclues. Il ne reste plus qu'à consulter le devin pour connaître la date du mariage. Suivant,\* les signes de naissance des futurs époux, le devin fixe la cérémonie à deux mois, à trois mois, mais parfois, décide qu'il faut attendre deux ans. En ce cas, c'est pendant deux ans ' ' que, deux fois par mois, la famille du jeune homme devra porter quelques présents aux parents de la jeune fille.

C'est alors que, dans l'ancien temps, et encore maintenant dans certaines campagnes, le fiancé s'en va servir chez ses futurs beaux-parents qui éprouvent ses qualités de travailleur. Il arrive, assez rarement toutefois, que le fiancé pousse le zèle jusqu'à faire un enfant à sa promise. Cela ne va pas sans indisposer fort la belle-mère, mais le mariage ne pouvant être rompu, la chose est peu grave en définitive, et, pour venir un peu trop tôt, l'enfant n'en est pas moins légitime. Le plus souvent, d'ailleurs, le paysan khmèr, très formaliste, attend l'heure faste pour consommer son mariage,.

Quelques jours avant la date fixée pour les noces, le jeune homme construit, près de la maison de sa fiancée, un vaste pavillon qu'il orne de guirlandes et de banderolles ; il élève, également, un petit hangar où se fera la cuisine.

Les noces durent trois jours, le troisième étant celui fixé par le devin.

Le soir du premier jour, le fiancé se rend au pavillon, accompagné de ses parents et invités portant des corbeilles et des plateaux emplis de fruits et victuailles. On range les provisions dans le hangar et la plus grande part de la nuit se passe à plaisanter, à chanter, à entendre les musiciens.

Le deuxième jour, au matin, tandis que quelques femmes s'occupent déjà de la cuisine, les marieurs, portant chacun, sur un plateau de fête, ce qu'il faut pour chiquer le bétel, se rendent en grand cortège à la maison de la jeune fille. Ils annoncent au Meba que les présents commandés aux flanchilles, ont été apportés et lui remettent l'argent réclamé au nom des parents, ou le solde de la somme si, comme il arrive souvent, un acompte a déjà été versé. Ce après quoi les plateaux de bétel circulent parmi l'assemblée ; mais, tandis que chacun mastique, crache, plaisante, la jeune fille reste enfermée dans sa chambre, d'où elle ne sortira que le soir pour saluer les bonzes.

La matinée se termine par un grand repas, et l'on digère à l'ombre, somnolant ou bavardant, jusqu'à ce que les coiffeurs entrent en scène. Une femme mariée, armée de ciseaux, pénètre dans la chambre de la jeune fille tandis que, dehors, un homme également marié s'avance vers le garçon ; les musiciens attaquent les airs rituels ; le coiffeur chante et danse en faisant claquer ses ciseaux, puis sur l'air de « couper les feuilles », l'homme et la femme commencent à tailler.

Un peu plus tard, un cortège se forme qui va en musique cueillir des fleurs d'aréquier. A la nuit, toujours en musique, on les piquera sur trois morceaux de tronc de bananier (ou dans trois pots) que présentera, au Meba le marié, lors de son entrée solennelle chez la jeune fille.

Avant dîner, a lieu l'offrande à Krong Peali. Un Achar s'en va déposer un plateau couvert d'offrandes dans une petite fosse creusée, suivant ses indications, en un coin du jardin. Sur le plateau, parmi les offrandes, est une grossière figurine en riz gluant représentant un homme. Ayant récité une dernière invocation, l'Achar comble la fosse. A la tombée de la nuit, les bonzes viennent sanctifier la maison de quelques prières, et s'en retournent, après avoir bu une tasse de thé et reçu quelques menus présents. Sitôt qu'ils sont partis l'Achar commence à piler au mortier de la gomme-laque et divers ingrédients, fait chauffer la mixture puis la porte dans la chambre de la jeune fille, qui, d'un doigt, s'en frotte les dents. C'est alors que, dans la salle, quatre musiciens jouent l'air de « piler la laque » tandis qu'un cinquième chante et danse armé d'un pilon, frappant un invisible mortier.(fp211)

En quittant la jeune fille l'Achar lui a noué, en forme des souhaits, un fil de coton écru au poignet. Il se rend au pavillon des noces et noue également le poignet du garçon.

Le troisième jour, avant l'aube, les marieurs portent musique au Meba «le prix du lait tété par la fille », primitive ment une barre d'argent d'un poids déterminé, actuellement cinq ou sept piastres en papier.

Cependant, le marié sort, à son tour, du pavillon de, noces. Il est vêtu de ses plus riches vêtements que recouvre une tunique brodée d'or, rouge de tradition. Parfois, en encore maintenant, la tunique rouge est prêtée par l'Achar : elle alors ornée de dessins magiques.

Dans la cour, face au levant, est étalée une natte pr de laquelle sont placés un mortier retourné, une écuelle pleine d'eau et un plateau d'offrande contenant du riz gon et de la tête de cochon. Le marié s'enva s'asseoir sur le mortier retourné. Derrière lui, se place l'Achar qui tient un gong. surveille l'apparition du soleil et l'annonce en frappant gong. Aussitôt, le marié lève ses mains jointes et touche 1 natte de son front, puis, allongeant les bras, retourne le paumes ; et cela trois fois. L'Achar lui verse ensuite un peu, d'eau dans les mains, en récitant une invocation. Le travail. de l'Achar terminé, le marié se dirige, enfin, vers la maison de la jeune fille. Au bas de l'échelle, un enfant lui lave les pieds. Il reçoit pour sa peine une pièce de monnaie et introduit le visiteur. Le marié offre alors, au Meba, les trois troncs de bananier ou les trois pots où sont fichés les fleurs d'aréquier cueillies la veille en musique, va s'asseoir sur une natte au centre de la pièce et salue trois fois l'assistance en retournant les mains. Devant lui, est un petit coussin où, tout à l'heure, il devra poser les bras; un coussin pareil, symétrique, marque la place de la jeune fille. Un peu plus en avant, sont placés' trois plateaux contenant, le premier des fils de coton écru,,', le second des fleurs d'aréquier et un couteau ou hachoir pour l'arec. Parfois, le hachoir est remis au mari, qui doit le garder dans ses mains jointes. Le troisième plateau est vide: les invités l'empriront, chacun, de quelques piastres en cadeau.

Les musiciens se mettent à jouer et celui qui va faire la (fp212) dans commence. Il est agenouillé; devant lui sont posés un sabre et, de chaque côté, deux bols de métal à couvercles. Croisant les bras, il saisit les couvercles, les agite comme des symboles, mais sans les frapper, et il se lève et il chante. Prenant enfin le sabre, il le brandit en dansant et en chantant. Il s'approche, enfin, de la chambre de la jeune fille et écarte le rideau.

Les musiciens jouent l'air de Dame Neak, la fille du roi des Nagas qui épousa le premier roi khmer. La jeune fille paraît, suivie de femmes. Elle porte une sorte de tiare en ailes de scarabées et un chignon postiche. Silencieuse, elle va s'asseoir à sa place sur la natte. Les mariés sont, pour la première fois, réunis. Inclonnés en avant, les jambes repliées à gauche, mains jointes, appuyant leurs coudes sur le coussin, ils ne doivent tourner la tête. La fille, si elle est rusée, prendra soin toutefois de tenir la tête un peu plus haut que celle de son mari: ainsi, après, c'est elle qui, dans le ménage, commandera.

Les musiciens jouent l'air des « Nàgas enlacés ». L'assisLance est rangée en cercle autour du couple. L'Achar donne au Moba une pelote de coton qui passe de mains en mains et dont le fil déroulé, tenu par ceux du premier rang, finit par encercler les mariés. Puis l'Achar donne au Meba trois bougies, chacune fixée sur la pointe d'un pétal de lotus en métal, le popil, autour duquel on a noué deux feuilles de bétel (1. Déformation bouddhique du popil brahmanique dont il est parlé au chapitre IV.). Les popil passent de mains en mains au-dessus du fil tendu, jusqu'à faire trois tours, chaque personne, au passage du popil, éventant la flamme vers le couple.

La cérémonie terminée, les mariés se redressent et tendent leurs poignets à l'Achar. Il y noue, cette fois, deux bracelets de coton, en formant des souhaits, puis, prenant dans l'un des plateaux des fleurs d'aréquier, les répand sur le couple. La musique s'accroît. Parents et amis viennent nouer à leur tour les poignets des mariés, en formant des souhaits, et leur jeter des fleurs d'aréquier. Dans le plateau vide ils déposent une somme variable dont un comptable improvisé (fp213) prend soigneusement note. Les mariés devront, si l'un des d nateurs les invite, un jour, à quelque cérémonie de famille' donner au moins somme équivalente à celle qu'ils ont reçue

La musique est devenue de plus en plus sonore et le rythme du tam-tam s'accélère. Un homme, en dansant, enroule avec le pied la natte où le couple s'est étendu. Sitôt roulée, il porte sur une épaule et crie : « Pour qui la natte ? Qui l'achète sera devienra riche ? qui l'achète ? » et le marié achète natte.

C'est enfin la sortie des mariés. Courbés, ils vont vers la chambre du fond, le mari tenant le bout de l'écharpe de sa femme qui marche la première. Ainsi le premier prince cam, bodgien suivit-il la fille du roi des Nâgas qui lui donna son royaume.

Dans la chambre, la mariée ôte écharpe et coiffure marié retire son habit de cérémonie. Agenouillée, sa femme lui présente respectueusement d'autres vêtements, mais elle est parfois si intimidée qu'elle oublie la simple politesse et, tend d'une main, sans même regarder.

On leur apporte, alors, une assiette contenant deux bananes et deux gâteaux. La femme épluche une banane et la fait manger à son mari ; le mari, en retour, agit de même avec sa femme. Ils se font aussi manger mutuellement un gâteau, après quoi ils rentrent dans la salle servir les invités.

Des trois principaux événements de la vie de famille, seul le mariage ne met pas la maison en danger. La mort, par contre, comme l'accouchement, nécessite diverses précautions contre les Esprits malfaisants. Pour être moins dangereuse qu'une femme morte en couches, tout cadavre est cependant, à redouter ; de la chair, du sang, des os, de la crasse qui décomposent, naissent les oiseaux de mauvais augure les goules, les fantômes méchants. Le souffle vital lui-même, devant qu'il n'aille, entre deux existences, faire un séjour en l'un des enfers ou l'un des paradis, peut, s'il n'est satisfait, revenir, invisible, parmi les siens, les tourmenter de plaintes ou de vengeances.(fp214)

Les vivants ne sauraient donc s'entourer de trop de précautions et ne pourraient sans malheur omettre un seul des gestes ordonnés par l'Achar. A ces pratiques de pure défense, il faut ajouter tout le cérémonial coûteux qui, par amour et respect, est dû au défunt.

Faute de pouvoir m'étendre sur ce sujet je ne relaterai que les rites essentiels qui accompagnent la mort, tels qu'ils sont accomplis le plus communément dans la campagne.

Lorsqu'un homme est sur le point de mourir, son fils ou, à défaut, son plus proche parent, place sur une table, juste en face du lit, tout ce dont le malade usait jusqu'alors une marmite pleine de riz une marmite pleine de sel une provision de poisson sec une natte et coussin pour la tête une pièce d'étoffe des bols, etc...puis il dit : « Voici tout ce que j'ai préparé pour vous (1 Le jour de l'incinération, ces objets seront portés au monastère comme la dernière offrande du défunt.. » Il faut ensuite aider le mourant à se détacher de la terre. Afin qu'il oublie sa maison, on lui en cache les poutres, tendant au-dessus de sa tête un ciel de lit en cotonnade blanche, accrochant à portée de ses regards des images du Bouddha et des Paradis. Si le moribond porte au cou, au poignet ou à la ceinture quelque amulette, l'Achar la lui retire et la remet à la famille. On fait alors appeler les bonzes, dont le nombre varie selon les moyens de la famille, « et tous les assistants se joignent à eux pour répéter arahan 1 arahan 1 (le Saint, le Saint 1) afin d'emplir l'esprit du mourant de saintes impressions et pour détourner son âme des pensées mauvaises qui l'enverraient renaître en enfer ou dans le corps d'un animal, selon l'inflexible loi de la Retribution (2) ». Enfin, avant que l'agonisant ne rende le dernier souffle, on lui met entre

les doigts une fleur d'aréquier et l'on pose sur ses lèvres une feuille de figuier sacré sur laquelle l'Achar a tracé un verset.(fp215)

A la tête d 'lit est un gros cierge ; au pied du lit : un panier rempli de paddy sur lequel reposent une lampe, un bol de riz, des feuilles de bétel roulées, et 4 sous ; un petit drapeau fiché dans le paddy domine le panier de sa longue flamme blanche. Sitôt la mort venue, l'Achar allume le cierge et la lampe qui portera le feu au bûcher.

En même temps que sont fermés les yeux du mort, une pièce d'argent est glissée entre ses dents et, comme précédemment sur ses lèvres, des feuilles de figuier sacré sont posées sur ses yeux, sur ses narines, sur ses oreilles, sur sa poitrine, sur ses mains, pour les purifier.

On lave ensuite le mort, on l'enveloppe de cotonnade blanche, et, après avoir poudré son visage de farine de riz mêlée de safran, on le voile. Dans ses mains jointes, on place un cornet en feuilles de bananier empli d'arec et de bétel.

Deux par deux, ou quatre par quatre, les bonzes se relayent pour veiller le mort. Dehors, deux bambous plus hauts que la maison ont été dressés qui portent chacun une longue bannière blanche.

Un vieillard, s'il est sage, choisit lui-même d'avance les planches de son cercueil ; parfois, son fils lui fait-cadeau d'un cercueil en bois de koki, que l'on garde en réserve dans le fond de la maison. Les cercueils ont une assez jolie forme évasée vers le haut qui rappelle celle des berceaux bretons les plus riches, ceux des bonzes et des notables, surmontés de trois tours pointues, sont sculptés et laqués or ; plombés, ils permettent de garder le défunt plusieurs mois en une chambre, avant que de le mener au bûcher. Le grossier cercueil des pauvres est seulement recouvert de papier chinois découpé, ou de papier de tenture européen, de préférence blanc et bleu.

Le mort a les jambes liées comme une momie, un fil de coton faisant office de bandelettes. Un autre fil cerce le cou d'un collier ; à ce collier l'on attache un très long cordon qui, tournant autour du corps, passant sous les pieds, remontant jusqu'au-dessus de la tête, doit pendre hors du cercueil. De temps à autre, les bonzes qui veillent le défunt réciteront des prières en tenant le bout de ce cordon. Le couvercle du cercueil n'est que posé, car il faudra plusieurs fois le lever lors de l'incinération.

Le matin du jour de l'incinération, les parents du mort-, s'étant rasé la tête, mettent leurs blancs vêtements de deuil. Sur le cercueil, ils placent les pièces d'étoffe blanche : un bonze récite une invocation, en tenant le coin d'une pièce, puis la tire à lui et la garde comme la suprême offrande que lui fait le défunt. C'est le bangskôl.

On descend ensuite le cercueil, et le cortège se forme pour gagner le bûcher. A l'instant où le mort quitte la maison, pour éviter qu'il ne revienne la hanter, l'Achar jette à terre, du haut des pilotis, trois cruches emplies d'eau, et une pierre.

Près des Centres et à la ville, le cérémonial est relativement fastueux, les plus riches s'efforçant de copier la munificence aristocratique, l'agrémentant même de variantes chinoises ou européennes : marche funèbre de Chopin pleurée par des saxophones, corbillard -dragon tiré par une vieille torpédo, ou corbillard européen traîne par de frétilants poneys que conduit un cocher en pyjama de soie blanche. Sur le corbillard, sont accroupis des bonzes, dont la toge bouton d'or rehausse encore le clinquant du dragon, ou égaye agréablement le carrosse noir à plumets.

Plus la famille du défunt est riche, plus elle invite de bonzes à l'accompagner au bûcher. Chaque bonze suit en « pousse » ; le « coolie-pousse » a mis son meilleur vêtement, si tant est qu'il en ait deux, et fort souvent, pour la fête, un petit bouquet de fleurs au bout des brancards de son véhicule. Il me souvient de certain qui voulait absolument que je le photographie : sans souci de son vénérable passager et de l'ordonnance du cortège, il s'arrêtait, prenait des poses, souriait, montrant à ses brancards un moulin en papier, jolie rosace rouge vif à laquelle il donnait des pichenettes lorsque le vent ne la faisait plus tourner. Pour le bouddhiste, conduire un mort au bûcher n'a rien de mélancolique, et les cortèges funèbres qui traversent la ville ne sont attristants que par leur ressemblance, parfois, à quelque défilé de carnaval. Aux sobres couleurs traditionnelles, nombre de citoyens semblent préférer les oripeaux gueulards du théâtre chinois, et, aux délicates harmonies des vieux instruments, la valse pour trombone à coulisse.

Il ne m'a été donné qu'une seule fois de voir à PhnomPenh une sobre conduite au bûcher. C'était à l'heure la plus chaude, dans une avenue déserte ; sans bruit, pieds nus, un maigre cortège sortait de la ville. Le fils du défunt, un gosse de cinq ans, à cheval sur les épaules d'un parent, allait en tête ; tirée par un homme, une charrette noire et or portait le cercueil blanc et bleu. Pas même de musiciens, tous marchaient silencieux, à grandes foulées, comme s'ils avaient un long chemin à parcourir.

Cette archaïque simplicité, je l'ai retrouvée souvent dans les champs, au hasard de nos tournées, et c'est la très simple crémation d'un pauvre paysan que je veux ici relater, me contentant, le plus que je pourrai, de reproduire, telles quelles, nos notes.

Dans la rizière desséchée, roussie, le Môn a été dressé dans de cotonnade blanche, levé haut, par de longs bambous, au-dessus d'un petit bûcher. Aux quatre côtés, posée à terre, une noix de coco ; un peu à l'écart, deux grandes jarres d'eau, et, pour la verser plus tard sur le feu, des vases en tronçons de bambou.

Dans l'étendue plate des champs, à cinq cents mètres, un bosquet dissimule le hameau ; le monastère, invisible, est à deux kilomètres derrière. De petits talus, bornes des rizières, ondulent au loin, et, seuls, çà et là, des palmiers à sucre coupent l'immensité du ciel. Près du bûcher, quatre paysans attendent en fumant, surveillant des yeux le bosquet d'où sortira le cortège. Un air de musique l'annonce ' musique en gouttes d'eau des vieux orchestres cambodgiens. Une sorte d'échelle, soutenue horizontalement par deux hommes, porte les instruments ; entre les montants, les musiciens avancent à pas lents, frappant xylophones et tambours en peau de buffle. Sur une charrette découverte, vivante statue drapée de jaune, le chef du monastère, jambes croisées à la manière du Bouddha, est tiré par deux paysans.<sup>218</sup>

Derrière lui, vient l'Achar tenant une pelle et la bannière du mort : longue croix de bambou encapuchonnée d'étoffe blanche qui, resserrée vers le bas, tendue en haut par les bras de bambou, semble figurer un grossier mannequin ; à cette bannière est accrochée une minuscule marmite. Derrière encore, une vieille femme porte le panier de paddy et la lampe qui furent placés au pied du lit du mort. Le mort n'était pas vieux, il n'a qu'un fils âgé de huit ans ; c'est lui qui conduit le corps vers le feu. Comme les autres, il est vêtu de blanc : un long pagne et, serrée à la taille, une écharpe qui lui laisse une épaule nue. Il tient à la main des baguettes d'encens et un petit arc ; sa tête rasée est cerclée d'un cordon de coton qui, derrière lui, s'allonge jusqu'à se nouer à celui qui sort du cercueil. Une charrette décorée de guirlandes de feuilles, d'arceaux en tiges de bananier, et de cotonnade blanche étoilée de papier d'or, porte, enfin, le mort. Quatre bonzes entourent la charrette. Une petite fille les suit, qui jette, au long du chemin, du paddy pilé et gonflé. Derrière enfin, entourée de quelques voisines, marche la veuve.

La procession fait trois fois le tour du Môn, le longeant de l'épaule gauche (sens contraire de la marche du soleil) puis les quatre servants du feu placent le mort sur le bûcher, face vers l'Est. Les quatre bonzes de la charrette font encore sur lui le bangskôl. L'Achar lève ensuite le couvercle du cercueil, ôte le voile du défunt, verse sur son visage de l'eau de coco, puis, reprenant la bannière, fait, de nouveau, trois fois, le tour du Mên. Il allume une torche à la flamme de la lampe apportée, met le feu au bûcher à l'Est et, laissant aux quatre hommes le soin de faire flamber le reste, jette sur le cadavre des fleurs en bois parfumé.

Cependant, le jeune fils du défunt s'en va s'incliner, mains jointes, devant le chef du monastère ; il demande à être reçu novice ; il répond aux questions rituelles, récite les formules consacrées, reçoit le paquet d'étoffes jaunes, et s'en va derrière un buisson revêtir la robe des moines. Il passera la nuit à la pagode et ne reprendra ses habits blancs que le lendemain, car quel que soit son âge, le con219

ducteur au feu doit porter la robe jaune un jour et une nuit. La cérémonie terminée, le chef du monastère s'en retourne, suivi des quatre moines ; en file indienne, ombrelles ouvertes, ils s'éloignent par la rizière.

Le cercueil est maintenant léché de longues flammes les quatre hommes jettent de l'eau sur les parois, appuient contre elles des pieux, pour éviter qu'elles croulent ; ainsi maintenu sur les côtés, le cadavre grille, la fumée monte haut. Derrière, une planche a cédé : les intestins glissent au long des bûches enflammées. Je vais m'accroupir près de l'Achar et du novice à l'Est du Mên ; je change de pellicule ; mon travail les intéresse ; ils sont flattés que j'aie pris tant d'images. L'Achar me dit que l'un des bonzes me connaît : je l'ai, paraît-il, transporté une fois dans ma voiture ; il espère que son portrait sera réussi. Le fils du mort m'indique au loin le hameau : sa maison est facile à trouver, c'est la troisième et il y en a sept.

Face à nous, à l'Ouest du Môn, quelques femmes également accroupies parlent à voix basse, tandis que la veuve attend, le regard perdu. Dans l'air léger, monte le crépitement du feu et, à chaque souffle de brise, au-dessus de nos têtes, le froissement des grands éventails d'un palmier à sucre. On entend aussi des oiseaux.

C'est bientôt la fin ; par-dessus le bûcher, deux des hommes se lancent, noué en boule, le voile du mort, puis le remettent à la veuve. Elle reste là, debout, comme si ne sachant que faire, serrant à deux mains le bout de soie ; elle pleure doucement. Les musiciens jouent un dernier morceau, puis s'en vont à travers champs, portant sur le dos leurs lourds instruments.

Lorsque tout est brûlé, les quatre hommes jettent de l'eau sur les cendres. Avec sa pelle, l'Achar en fait un petit tas qu'il modèle jusqu'à former l'image d'un homme étendu, la tête tournée vers l'Ouest. « Est-ce bien ainsi ? » « Non pas », dit l'assistance. Alors, il refait l'image la tête tournée vers l'Est. Et tous, ayant approuvé, se mettent à chercher les os non brûlés, jusqu'à en emplir un plateau. L'Achar lave les220

os avec de l'eau de coco parfumée, puis chacun s'en retourne au village, le fils portant le plateau aux os purifiés.

Le lendemain, devant ce plateau, des bonzes réciteront des prières et recevront en retour l'offrande du riz. L'Achar mettra la moitié des os dans une urne ou, si la famille est pauvre, dans un bol à couvercle. Le reste des os sera jeté dans un étang ou une rivière.

Si la maison a un solide plancher, l'urne sera placée à côté de la statuette du Bouddha ; si le plancher est fait de lattes de bambou et que le va et vient des occupants l'ébranle continuellement, on construira dehors une minuscule cabane pour abriter les cendres.

Chaque année, les bonzes seront invités à venir prier devant l'urne. Enfin, lorsque la famille aura pu réunir assez d'argent pour la cérémonie, l'urne sera transportée solennellement dans l'un de ces cônes de pierre à la pointe effilée, nommés stupa ou chetdey. Les riches familles ont un stupa particulier ; pour les pauvres, le plus souvent, le chetdey est commun au hameau.

Les morts sont généralement incinérés ; il arrive cependant que la volonté du défunt soit d'être enterré. Le cadavre est alors d'autant plus dangereux qu'il se décompose lentement, donnant naissance, jusqu'à complet dessèchement, à spectres divers et sinistres animaux.

On a vu que la méchanceté d'une femme morte en couches s'augmentait de celle du fœtus irrité de n'avoir pu naître ; on a vu que les os de femme enceinte étaient un redoutable talisman. Autrefois, les mauvais garçons (et encore maintenant certains bandits, dit-on), recherchaient les fœtus dans le ventre des mortes pour s'en faire de sinistres amulettes, le Kaun Krak rendant puissant et chanceux et préservant son maître des maladies et dangers. L'homme qui désire se procurer un Kaun Krak doit, trois jours après l'enterrement d'une femme morte en couches (elle et l'enfant ayant été tués par les Preay entre le 7<sup>e</sup> et le 9<sup>e</sup> mois) aller, la nuit, réclamer le fœtus à la mère. Voici, selon Aymonier et un vieux paysan de mes amis, comment il faut faire: disposer sur la tombe un tronc de bananier taillé à triple étage, chacun contenant du riz blanc, du riz rougi au sucre, du riz grillé

et un peu de farine moulée en preay à huit têtes ; entourer le tout d'une enceinte de sept fils de coton ; se tenir dans l'enceinte ; placer sept autres fils sur la tombe, les retirer peu à peu en invoquant la morte. Elle sortira sous la forme d'un monstre hideux ; si l'homme a peur, il mourra sur le champ, sinon, elle ôtera elle-même le fœtus de son sein et le lui donnera. L'homme devra le faire griller sur un feu devant lequel sera placé un tréteau à quatre étages, chacun portant un peu de riz et un œuf de poule ; le fœtus carbonisé, l'homme l'enduirra de vernis, le coudra dans un petit sac, et le conservera désormais sur lui. S'il prend soin de lui présenter à chaque repas un peu de riz, le Kaun Krak le mettra en garde contre tout danger et, le conseillant, le fera gagner au jeu. Il est un Kaun Krak plus sinistre, plus puissant, mais plus compliqué à se procurer. Il faut être marié depuis peu, engrosser sa femme, attendre le 5<sup>e</sup> mois et l'entraîner faire une promenade en forêt ; là, tout en badinant, il faut l'amener à dire « mais tu sais bien qu'il est à toi cet enfant 1 » ; alors on peut la tuer, lui ouvrir le ventre, et procéder au rôtiage du fœtus.

Ces pratiques, qui ne furent jamais courantes, semblent aujourd'hui abandonnées ; les paysans prétendent, toutefois, que certains bandits sont encore amateurs de ce genre d'amulettes.

Il est des amulettes plus banales que le Kru, « celui qui sait », confectionne, soit pour hâter une guérison, soit à titre préventif. On les porte au bout d'un collier ou à un cordon qui, faisant le tour de la taille, retient le bijou magique au-dessus du pubis. C'est, le plus souvent, un cylindre de métal (ou plusieurs) fondu de certaine façon et sur lequel sont gravés quelques mots pâli ; c'est encore un morceau d'écorce, ou un sachet contenant des signes cabalistiques, ou une pièce de monnaie consacrée par le Kru ou bénie au contact de la robe d'un moine. Porter au cou un bout de corne de boeuf sauvage, mangeur de serpents<sup>222</sup> immunise, bien entendu, contre la morsure de ceux-ci ; les

griffes, les dents, de tigre, les dents de chien et de crocodile éloignent les Esprits malfaisants.

Les Esprits malfaisants ont des formes diverses. Les Mesa, dames blanches, sont souvent de belles filles. Un Cambodgien, ex-agent cycliste, m'a raconté l'histoire suivante. Une nuit, au cours d'une ronde, il rencontra dans une avenue une jolie fille accablée de fatigue ; ému, il la prit sur son porte-bagage pour la ramener à certaine maison qu'elle avait indiquée. Tandis qu'il pédalait, elle se tenait contre lui, l'encerclant de ses bras; ce fut agréable jusqu'au moment où elle se prit à serrer, serrer tant, qu'elle l'étranglait. Heureusement, le matin était presque venu et la Mesa dut s'enfuir avant d'avoir achevé son homme, le laissant seulement évanoui sur le bord de la route.

Les Beisac, démons affamés ou, damnés errants, sont longs et maigres, avec une bouche pas plus grande que le chas d'une aiguille. Ils se nourrissent d'excréments mais aussi du riz que les vivants leur jettent en pâture, à même la terre, ou déposent dans une écuelle près d'un buisson.

Les Kmoch Long (le mot Kmoch signifie également cadavre) sont de simples revenants ; les Kmoch Preay, des porteurs de pestilences. Se changeant en lumières qui reculent toujours, déplaçant les sentiers et croisées de chemins, ils égarent les voyageurs ; ils ont voix humaine, appellent et gémissent. Ils se changent aussi en animaux, le plus souvent en oiseaux de nuit, et leur cri est alors menace de mort ou de maladie. Il est, parmi les Kmoch Preay, des mâles et des femelles ; certains sorciers les emprisonnent dans une fiole.

Il va de soi que sorciers, sorcières et esprits malfaisants sont nombreux au Cambodge. L'Achar, le devin, peut, sans doute, interdire l'accès de certains lieux aux Esprits, mais, sitôt qu'il faut les chasser, le Kru, « celui qui sait » est alors indispensable. Si l'on est inquiet sur le sort d'un parent en voyage, si l'on a perdu un objet, si l'on a été volé, il sait voir l'absent, indiquer où se trouve l'objet ou le voleur ; il connaît les tisanes, les massages et les incantations qui guérissent ; il sait faire sortir du ventre d'un malade un esprit malfaisant, il peut même, s'il est puissant, détruire l'en- d'un sorcier mauvais.

Moins puissant que le Kru mais fort utile également est le Bangbot, qui parfois est une femme. Les voleurs le craignent, car il peut provoquer par tout le corps des brûlures, tant que n'est pas restitué l'objet volé. Il sait lire les présages et connaît les bons moyens d'écarter les mauvais sorts et de déjouer les Esprits errants. Comme le Kru, il confectionne d'excellentes amulettes, mais il est plutôt spécialisé dans les philtres. Il y a les philtres qui rendent invulnérables : il suffit de s'en oindre la tête ou le corps ; il y a ceux qui rendent amoureux : il suffit d'en verser quelques gouttes sur les vêtements de la personne visée pour qu'elle soit prise de passion. Ces philtres sont, bien entendu, dangereux ; la femme, entre autre, qui boirait un philtre qui ne lui est pas destiné, ne manquerait pas de s'enfuir dans la forêt, de grimper aux arbres, de courir les sentiers, nue, guettant les hommes, criant et mimant des obscénités. Si, avant sept jours, le propriétaire du philtre, ou un Kru, ne l'a pas rattrapée et frappée avec un fléau, elle devient seinblable à une bête, du poil lui pousse sur le corps, elle rugit...

Je déplore qu'aussi brièvement résumées, ces croyances perdent tout sens et toute logique, mais l'étude du moindre détail m'entraînerait trop loin, et d'ailleurs, nos notes sont encore par trop insuffisantes pour que je puisse guider le lecteur dans ce monde de légendes et de magie.

Il n'est pas - on s'en doute - que de bons sorciers. Ap, la sorcière-goule, parfois est née sorcière, parfois le devient en étudiant les pratiques qui rendent les hommes amoureux; elle peut envoûter de terrible façon jusqu'à ce que mort s'ensuive. Elle a d'ailleurs un regard particulier et, presque toujours, ses yeux sont injectés de sang. On dit que, la nuit, elle sort de sa peau et s'envole avec seulement la tête et les intestins, qui font dans l'air une traînée bleuâtre. Elle se pose ici ou là pour se gaver d'excréments, qu'elle s'en va sucer jusqu'au cul des dormeurs. Autrefois, il y avait beaucoup de goules mais, de nos jours, elles se cachent et il est très rare d'en rencontrer.

Le plus redoutable des sorciers est encore le Thmup, d'autant plus à craindre que rien en son aspect ne le distingue d'un homme ordinaire. Il peut faire mourir à distance qui bon lui semble, il dispose pour ce faire de nombreux moyens : Aymonier en-compte six. Tantôt il frappe, en récitant des conjurations, une peau de buffle entière, qui se réduit jusqu'à n'être plus qu'un scarabée noir; tenant à la main des noix d'arec, il ordonne au scarabée de s'envoler, de pénétrer clans le ventre de telle ou tel; ceci fait, la peau, lentement, se met à gonfler, étouffant la victime (1Un de mes amis, rentrant pour dîner, se vit apporter dans un papier une espèce de beefsteak trop cuit. « Trouvé ça », lui dit son boy annamite, « dans ventre femme moi, morte hier; sûrement sorcier faire. Monsieur penser moyen montrer police ? »

Une Cambodgienne qui fut une fois en relation avec un Thmup prétend qu'il avait sept couteaux fichés sur une planche et qu'elle a vu l'un des couteaux disparaître pour aller, sur ordre du Thmup, frapper quelqu'un, puis revenir, une demi-heure après, ficher sur la planche sa lame sanglante.). Tantôt, pour étouffer de la même façon, le Thmup choisit un tube empli de grains de riz, ou certaine écorce, ou des copeaux de bois. Les aiguilles et pointes diverses, piquées dans une figure de cire, sont également un bon moyen de faire souffrir et mourir de mort lente ; mais rien ne vaut encore la tête de mort (de morte de préférence) emplie de divers ingrédients, puis enveloppée et ficelée de coton. « Un indigène de ma connaissance » écrivait Aymonier en 1883 « m'affirmait qu'étant à deux doigts de la mort il avait trouvé semblable paquet sous son lit (2) ». La même aventure arriva au père de notre servante, et une sienne cousine fut envoûtée au moyen d'une bouteille emplie d'os humains que le Kru parvint, non sans peine, à déterrer dans un coin du jardin.

C'était des os de femme annamite et la possédée se prenait à réclamer en annamite du thé, du nuoc-mam, avec des cris qui faisaient trembler de peur l'assistance. L'Esprit entré en elle, gémissait, hurlait, la forçait à trépigner et à sauter. « OÙ es-tu ? » disait le Kru. « Dans le genou, » répondait l'Esprit, et le Kru de frotter aussitôt, avec de l'huile de coco, le genou de la malade, puis de masser la jambe, jusqu'à chasser l'Esprit vers le gros orteil ; coincé là, l'Esprit était perdu ; il tâchait cependant de s'en tirer en détournant les questions, en prétendant qu'il venait de la montagne, mais le Kru finit quand même par lui faire avouer où se trouvait la bouteille.

Il ne faut pas confondre les exorcismes pratiqués par le Kru et la conjuration des Araks. Les Araks ne sont pas des Esprits mauvais, mais des Génies protecteurs, assez susceptibles, il est vrai, et fort jaloux de leurs droits. Ils se vengent en rendant malade quiconque manque de prévenances envers eux. Les Araks, mâles ou femelles, sont nombreux ; chaque famille possède le sien, qui est le plus souvent un ancêtre éloigné. Dans chaque famille, celui, ou celle, que l'Arak semble préférer est nommé Rup-Arak; généralement, c'est une femme. La Rup-Arak se charge de tous les rapports avec les génies ; c'est en elle qu'ils s'incarnent pour faire connaître leurs volontés, et, elle seule a pouvoir de les appeler ' 'ce qu'elle ne manque pas de faire si quelqu'un dans la famille tombe malade et que la maladie, se prolongeant, semble marquer vengeance de génie.